

Le Garçon du dernier rang

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Himmelweg

Texte français d'Yves Lebeau, 2006

Hamelin

Texte français d'Yves Lebeau, 2007

Les Insomniaques

suivi de

*Copito ou les derniers mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone*

Texte français d'Yves Lebeau, 2008

La Tortue de Darwin

Texte français d'Yves Lebeau, 2009

JUAN MAYORGA

Le Garçon du dernier rang

Texte français
DOMINIQUE POULANGE
et
JORGE LAVELLI

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours
du Centre Régional du Livre de Franche-Comté et de la Région Franche-Comté

Ce texte a été créé le 3 mars 2009 au Théâtre de La Tempête à Paris dans une mise en scène de Jorge Lavelli.

Avec Isabel Karajan, Pierre-Alain Chapuis, Christophe Kourotchikine, Nathalie Lacroix, Sylvain Levitte, Pierrick Plathier.

Collaboration artistique : Dominique Poulange ; scénographie : Pace ; costumes : Fabienne Varoutsikos ; lumières : Jorge Lavelli et Gérard Morin ; son : Jean-Marie Bourdat.

Production : le méchant théâtre, avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

Titre original
El Chico de la última fila

© 2006, Ñaque Editora, Ciudad Real

Les droits de représentation des textes de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de Irène Sadowska Guillon : c / Pretil de los Consejos 11, 6 C esc. izq., 28005 Madrid, Espagne – tél. : 34 910 22 10 91 – Mail : guillofosad@gmail.com.

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

Troisième tirage : octobre 2015

ISBN 978-2-84681-173-6

À ma fille Raquel

PERSONNAGES

GERMAIN, *environ cinquante-cinq ans.*

JEANNE, *environ cinquante-cinq ans.*

CLAUDE, *dix-sept ans.*

RAPHA, *dix-sept ans.*

RAPHA PÈRE, *environ quarante-cinq ans.*

ESTHER, *environ quarante ans.*

Germain lit une feuille manuscrite qu'il corrige au feutre rouge. Ce qu'il lit le fait d'abord rire puis l'indigne. Il met un zéro à la copie, la pose sur le tas de droite et en prend une autre du tas de gauche. Il lit une phrase, met un gros zéro sur la copie et la dépose sur le tas droit. Il prend une autre feuille. Il recommence à s'irriter quand Jeanne entre.

GERMAIN. – Alors ? Ça s'est passé comment ?

JEANNE. – Tu aurais pu m'accompagner.

GERMAIN. – Je ne vais plus à la messe depuis mes quatorze ans.

JEANNE. – Ce n'était pas une messe, c'était un service funèbre.

GERMAIN. – Ce n'était ni un parent ni un ami. Tu ne vas pas me dire que Bruno était un ami.

JEANNE. – Pour ne pas être seule. Pouvoir parler à quelqu'un.

(Silence.)

J'ai fait la connaissance des jumelles. Exactement comme Bruno les dépeignait. Je me change et on va au cinéma voir un truc drôle ?

GERMAIN. – Ne te change pas, tu es très bien. Mais laisse-moi finir ça. Tiens, jette un coup d’œil, pour être drôle, ça c’est drôle.

Il reprend sa lecture. Jeanne feuillette le tas de droite.

JEANNE. – Zéro. Six. Zéro. Waou ! Un dix ! Quatre. Zéro... Ils sont si mauvais que ça ?

GERMAIN, *sans s’arrêter de lire*. – Pires. La classe la plus nulle de ma vie.

JEANNE. – Ça, tu l’as déjà dit l’année dernière. Et l’année d’avant.

Germain met un deux sur la copie, la donne à Jeanne et en prend une autre.

GERMAIN *lit*. – « Samedi, j’ai regardé la télé. Dimanche, j’étais fatigué et je n’ai rien fait. » Point final. Je leur ai donné une demi-heure. Deux phrases. Quarante-huit heures de la vie d’un mec de dix-sept ans. Le samedi, télé : le dimanche, rien. (*Il met un zéro sur la copie et la donne à Jeanne ; il en prend une autre.*) Je ne leur ai pas demandé de composer une ode en alexandrins. Je leur ai demandé qu’ils me racontent leur week-end. Pour voir s’ils arrivent à articuler deux phrases. Eh ben non, ils ne savent pas. (*Il lit.*) « Les dimanches me plaisent pas. Les samedis si, ils me plaisent, mais samedi, mon père m’a privé de sortie et m’a pris mon portable. » (*Il met sur la copie un grand zéro et la pose sur la pile de droite.*) J’ai essayé de leur expliquer la notion de « point de vue ». Mais avec eux, parler de point de vue, c’est comme parler

à un chimpanzé de mécanique quantique. Je leur lis le début de *Moby Dick*, on suppose qu'ils savent de quoi je parle, qu'ils ont au moins vu le film. Je leur explique que c'est un marin qui raconte l'histoire. Je demande : « Et si c'était un autre personnage qui la racontait, par exemple le capitaine Achab ? » Ils me regardent, effrayés, comme si je leur posais l'énigme du Sphinx. « Bon, vous allez me faire une rédaction où vous me raconterez ce que vous avez fait ce week-end. Vous avez une demi-heure. » Et ils me rendent ça. Quelle fatalité m'a embarqué dans ce travail ? Y a-t-il une chose plus triste que d'enseigner la littérature au bac ? J'ai choisi cette profession en pensant que j'allais vivre au contact des grands textes. Je ne suis en contact qu'avec l'horreur. Et le pire n'est pas de s'affronter jour après jour avec l'ignorance la plus atroce. Le pire, c'est d'imaginer ce que sera demain. Ces gosses sont le futur. Qui peut les fréquenter sans sombrer dans le désespoir ? Les catastrophistes prédisent l'invasion des barbares, et moi je dis : ils sont déjà là ; les barbares sont déjà là, dans nos salles de classes.

Il prend une autre copie.

JEANNE. — Je ne savais pas si je devais leur présenter mes condoléances. J'allais partir quand l'une d'elles s'est approchée, laquelle, je sais pas, impossible de savoir qui est qui. Mais elle m'a dit que demain, elles viendront à la galerie pour parler du futur. « Parler du futur. » Tu m'écoutes ?

(Germain est absorbé dans sa lecture.)

Qu'est-ce qu'il y a ?

Silence.

GERMAIN *lit.* – « Mon dernier week-end, par Claude Garcia. Samedi, je suis allé étudier chez Raphaël Artole. Cette idée m’était venue parce que depuis un certain temps, je voulais entrer dans cette maison. Cet été, tous les après-midi, j’allais regarder la maison depuis le parc mais un soir, le père de Rapha faillit me surprendre à espionner depuis le trottoir d’en face. Vendredi, profitant de ce que Rapha venait d’échouer en mathématiques, je lui proposai un échange : “ Tu m’aides en philosophie et moi, je t’aide en mathématiques.” Ce n’était rien qu’un prétexte, bien sûr. Je savais que s’il acceptait, ça se passerait chez lui parce que j’habite dans une rue où Rapha ne mettra jamais les pieds. À onze heures, je sonnai et la maison s’ouvrit à moi. Je suivis Rapha jusqu’à sa chambre qui est telle que je l’avais imaginée. Je me suis débrouillé pour le planter là avec un problème de trigonométrie, et moi, avec l’excuse d’aller chercher un coca, je jetai un coup d’œil à la maison. Cette maison dans laquelle enfin je me retrouvais, après m’être imaginé tant de fois dedans. Elle est plus grande que ce que je supposais ; ma maison y entre au moins quatre fois. Tout est propre et bien rangé. “Bon, me dis-je, ça suffit pour aujourd’hui” et, juste au moment où j’allais retourner vers Rapha, une odeur retint mon attention : l’odeur si singulière des femmes de la classe moyenne. Je me laissai guider par l’odeur qui m’amena jusqu’au salon. Là, assise sur le sofa, feuilletant une revue de décoration, je découvris la maîtresse de maison. Je la fixai jusqu’à ce qu’elle lève ses yeux, dont la couleur s’accorde avec celle du sofa. “Bonjour ! C’est toi Charles, n’est-ce pas ?” Quelle voix ! Où peut-on bien leur apprendre à parler comme ça, à ces femmes ? “Claude, répondis-je, soutenant son regard. – Tu cherches les toilettes ? – La cuisine.”

Elle m'y accompagna. "Tu veux de la glace ?" Je fixai ses mains pendant qu'elle sortait les glaçons : alliance à gauche et bague à droite. Elle se servit un martini. "Sers-toi ce que tu veux, dit-elle. Tu es chez toi." Elle revint au sofa, moi, à la chambre de Rapha, et lui résolut le problème de trigonométrie. Il faudra drôlement l'aider pour qu'il s'en tire en mathématiques cette année. À suivre. »

Silence.

JEANNE. – Il dit « À suivre » ?

GERMAIN. – Entre parenthèses.

Il met dix-sept à la rédaction et en prend une autre.

JEANNE. – Dix-sept ?

GERMAIN. – Il n'y a pas de fautes d'orthographe et pour le vocabulaire, c'est pas mal. Ce n'est pas du La Bruyère, mais comparé aux autres... Et toi, quelle note tu lui mettrais ?

JEANNE. – Moi, je montrerais cette rédaction au directeur.

GERMAIN. – Pourquoi ? Parce que la mère de son copain Rapha a des yeux couleur sofa ?

JEANNE. – Qui c'est, ce garçon ?

GERMAIN. – Il me semble qu'il s'assied au dernier rang, mais je ne suis pas sûr. Je ne les connais pas encore. C'est la deuxième semaine de cours.

JEANNE. – Tu lui mets dix-sept et tu es content de toi ? « À suivre. »

GERMAIN. – Et avec seize, tu te sentiras mieux ? Moins de seize, je ne peux pas.

JEANNE. – Il se moque de toi et tu lui mets dix-sept !

GERMAIN. – Il se moque de moi ? Je m'en étais pas aperçu.

JEANNE. – Il se moque de tout. De toi, de son copain Rapha, de la mère de Rapha... (*Elle lit.*) « Claude, répondis-je, soutenant son regard. » Pour qui il se prend ? Pourquoi tu ne lui demandes pas de lire ça en classe, à haute voix, pour voir si l'autre, ce Rapha, lui file pas une bonne baffe. À moins que machin, ce Rapha... (*Elle lit.*) « Raphaël Artole. » Il existe ? Ou c'est une invention ?

Germain feuillette le tas de droite. Il trouve la copie qu'il cherche.

GERMAIN *lit.* – « Samedi matin, j'ai fait des mathématiques avec mon ami Claude. L'après-midi, j'ai joué au basket avec mon père. Ce fut une partie très disputée, mais on a gagné et nous sommes allés fêter ça avec toute l'équipe. Dimanche... »

Il continue à lire en silence. Il met dix et pose la copie sur le tas de droite.

JEANNE. – Dix ? Il a l'air d'un bon garçon. Tu mets dix-sept à l'autre et à celui-là, un dix.

GERMAIN. – Ce n'est pas un cours d'éthique ni de religion. C'est langue et littérature.

Il prend une autre copie.

JEANNE. – Vraiment, ça ne t'inquiète pas ? Moi, au moins, je parlerais avec lui. Tu ne vas pas lui parler ?

CLAUDE. – Vous vouliez me voir ?

GERMAIN. – Assieds-toi, mon garçon.

(Claude s'assied.)

Il s'agit de cette rédaction sur le week-end. Elle me préoccupe.

CLAUDE. – La ponctuation ? Je m'embrouille toujours avec le point-virgule.

GERMAIN. – La ponctuation est plutôt bonne.

CLAUDE. – Je suis meilleur en sciences, mais cette année j'ai décidé de progresser en lettres.

GERMAIN. – Il s'agit du contenu. Tu parles d'un autre garçon de la classe et de sa famille. Quelqu'un pourrait le prendre mal.

CLAUDE. – Vous trouvez, vous ? Ou vous pensez à quelqu'un d'autre ? Quelqu'un d'autre l'a lu ?

GERMAIN. – Pas encore. Mais je pense le donner au directeur, pour voir ce qu'il en dit.

CLAUDE. – Je ne l'ai pas écrit pour le directeur. Je l'ai écrit pour vous.

Silence.

GERMAIN. – Comment crois-tu qu'il se sentirait, ton copain Rapha, s'il lisait ça... ? (*Il lit.*) « ... profitant de ce que Rapha venait d'échouer en mathématiques... une odeur retint mon attention : l'odeur si singulière des femmes de la classe moyenne... » Et c'est pas seulement ça. Le pire, c'est ce qu'il y a entre les lignes. Le ton. Si je te le fais lire en classe, hein ? Comment il le prendra, Rapha, s'il entend ça ?

CLAUDE. – Je ne sais pas comment il le prendra. Je ne l'ai pas non plus écrit pour lui. Vous nous avez demandé d'écrire sur le week-end. C'était votre idée.

Silence.

GERMAIN. – Laissons tomber. Je ne sais pas ce que tu cherchais avec ça mais, quoi qu'il en soit, tournons la page.

Claude va pour s'en aller.

CLAUDE. – L'exercice avec les adjectifs, je peux vous le donner ?

GERMAIN. – J'avais dit pour lundi.

CLAUDE. – Je l'ai fait hier, d'un coup. Si j'ai bien compris, il s'agissait de faire une rédaction avec les adjectifs de la liste. C'est bien ça ?

Il sort l'exercice.

GERMAIN. – C'est juste un jeu pour vous pousser à écrire.

CLAUDE. – Je ne savais pas si les adjectifs devaient apparaître dans l'ordre de la liste ou si on pouvait le changer. Je l'ai fait dans l'ordre de la liste.

GERMAIN. – C'est pareil.

CLAUDE. – Je ne savais pas non plus si on pouvait utiliser d'autres adjectifs, en dehors de la liste. J'ai dû en répéter un. J'ai répété « bizarre ».

GERMAIN. – Rends-le-moi lundi. Tu ne veux pas le garder pour le revoir ?

CLAUDE. – Je préfère vous le donner maintenant. Ce week-end, je veux me concentrer sur les maths.

Il laisse l'exercice et s'en va. Silence. Germain prend l'exercice et lit. Jeanne est en train de démonter une installation et d'emballer les pièces. Germain arrive, pose son cartable et lui donne un coup de main.

JEANNE. – Tu trouves que c'est de l'art pour malades, toi ?

GERMAIN. – De l'art pour malades ?

JEANNE. – D'après les jumelles, c'est rien d'autre. Bien sûr, elles ont dit ça après avoir vu les livres de comptes. Elles m'ont d'abord demandé les comptes

et après, elles ont lâché leur critique. Si ça se vendait, elles ne parleraient pas d'un art pour malades. Je me doutais qu'elles étaient rétrogrades, d'après ce que racontait Bruno. Deux provinciales pour qui hériter d'une galerie d'art ou d'une charcuterie, c'est pareil. Ça, de l'art pour malades ?

GERMAIN. – Tu connais ma pensée sur ce type d'installation. Moi, j'ai besoin de visages. De gens. Je ressens une solitude infinie au milieu de...

JEANNE. – Ce n'est pas le moment, Germain, je suis sur le point de perdre mon travail ; pas le moment de me lâcher tes théories contre l'art moderne. J'ai besoin que tu me dises que ces deux-là sont rien que deux ploucs de merde.

GERMAIN. – Elles ferment ? Elles vont fermer la galerie ?

JEANNE. – Elles me donnent un mois. Un mois pour leur démontrer que c'est un commerce viable. Pour trouver quelque chose qui se vende, quand même le type de chose qui se vend dans une galerie d'art et pas dans une charcuterie, par exemple. Mais si je ne trouve pas ? Eh bien, elles cèdent le local et, alléluia ! (*En silence, elle poursuit sa tâche.*) Elles ont touché les pièces. La gueule qu'elles faisaient ! « De l'art pour malades »... Et toi ? C'était comment ta journée ?

GERMAIN. – Rien de particulier. Ah, j'ai parlé à ce garçon.

JEANNE. – Et... ?